

## CHAPITRE SEPTIÈME

*Construction des deux tours.*

Ce ne fut pas assez pour saint Ives d'avoir restauré et embelli le sanctuaire de Notre-Dame ; actif et infatigable, il voulut encore lui donner un nouveau et impérissable témoignage de sa piété généreuse et de son filial amour, en faisant construire deux tours gigantesques. Son pieux projet fut exécuté : ces deux tours sont encore debout, elles furent surmontées à des époques différentes des deux clochers qui font l'orgueil de la ville et de la province.

Ce chapitre racontera l'histoire merveilleuse de cette construction. — Nous avons dit que la cathédrale de Vulphard avait probablement deux tours massives qui flanquaient sa façade occidentale. Nous avons ajouté que celles-ci, n'ayant pas été détruites par l'incendie de 1020, auraient été adaptées le mieux possible à l'église supérieure de saint Fulbert ; mais nous ajoutons que, dans ce sinistre, elles avaient été profondément calcinées. En admettant ces conjectures, il faut admettre aussi que saint Ives les fit abattre, afin de pouvoir doter sa cathédrale de deux tours supérieures à tout ce que le monde possédait en ce genre ; car il est certain que ce grand évêque a commencé la construction des tours que nous admirons encore aujourd'hui. Elles sont à vingt-cinq mètres à l'ouest des anciennes. Les fondements du clocher-vieux ont dû être jetés en 1091 ; car il est dit du doyen du Chapitre de Notre-Dame, Adelard, mort le 26 août 1092 : *Adelard, doyen et ami dévoué de cette église, a construit la salle capitulaire et a été très utile pour l'édification de la tour. Adelardus, decanus, hujus ecclesie amator præcipuus, hoc capitulum construxit et ad ædificationem TURRIS multum profuit* (1). Ensuite, le Nécrologe de Notre-

Dame nous donne les noms des donateurs qui ont mérité une mention spéciale, et qui, tous, étaient des contemporains de saint Ives, comme on peut s'en assurer en dépouillant les signatures des chartes données par le saint prélat : « Mathieu, » lévite et chanoine de la Mère de Miséricorde, a donné 40 sols » pour l'édification de la tour. — Adam, lévite et chanoine » de la Mère du Seigneur, a donné 50 sols pour l'œuvre de la » tour. — Gautier, archidiacre, a donné 20 livres pour l'œuvre » de la tour. — Nivelon, lévite et chanoine de Notre-Dame, a » donné, pour l'œuvre de la tour, deux marcs d'argent. — » Albert de Meiz, prêtre et chanoine de cette église, a légué, » pour son âme et celle de son frère André, vingt livres qui ont » servi à l'édification de la tour. — Hugues, lévite et grand- » chantre de la miséricordieuse Mère du Seigneur, a donné » cent sols pour l'œuvre de la tour. — Arnoul Payen, de Mon- » gerville, chanoine et sous-diacre de Notre-Dame, et prévôt » d'Auvers (2), s'est fait moine et a donné vingt muids de blé » pour l'édification de la tour (3). — Regnault, prêtre et cha- » noine, a, pour son âme et celle de son père, légué dix livres » pour l'œuvre de la tour. — Ernaud, lévite et chancelier de » Notre-Dame, a donné cent sols pour l'œuvre de la tour. — Le » chanoine et préchantre Hamelin, à leur exemple, avait légué » soixante sols pour ce même travail (4). » La tour, dont il est

(1) *Cartulaire de N.-D. de Chartres*, tome III, page 162. — Adelard était un esprit actif, dévoué, intelligent : dès 1089, il écrivit à Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, en faveur du sanctuaire de Notre-Dame. On peut voir sa lettre, empreinte d'une noble fierté, dans les notes de Souchet sur les lettres de saint Ives, col. 450 du tome CLXII, de la *Patrologie latine* de Migne.

(2) *Auvers-Saint-Georges*, commune de l'arrondissement d'Etampes dans Seine-et-Oise. C'était le chef-lieu d'une des quatre grandes prévôtés du Chapitre de Chartres.

(3) Le muid de blé valait douze setiers, et le setier contenait 127 litres ; les douze muids du chanoine Arnoul équivalaient donc à 15 hectolitres 24 litres. Cf. l'excellente brochure de M. le conseiller Benoît sur les *Anciennes mesures d'Eure-et-Loir*. Chartres, Garnier, 1843.

(4) *Cartulaire de N.-D. de Chartres*, tome III, pages 1, 17, 24, 131, 16, 32, 93, 97, 177, 179, 195, 205, 208 et 212.

ici question, est celle que nous appelons aujourd'hui le *clocher-vieux*. Tout le prouve, son habile construction, ses profils et ses moulures d'une élégance incomparable, ses matériaux de choix mis en œuvre avec des joints épais de mortier; on n'avait pas encore oublié les traditions du siècle précédent. Une autre remarque à faire, c'est que chacune des énormes pierres qui sont entrées dans la construction, porte un signe lapidaire; il faut en conclure qu'elles ont été taillées par des tâcherons, c'est-à-dire par des ouvriers qui travaillaient à la tâche, et non à la journée. Quel salaire recevaient-ils? Je l'ignore. Aucun document ne nous l'apprend.

La construction de la tour, qui se nomme aujourd'hui le *clocher-neuf*, ne paraît pas avoir commencé avant l'an 1110; du moins ce n'est qu'à cette date qu'on trouve les noms des chanoines donateurs à l'œuvre des tours, *ad opus turrium*, comme s'exprime le Nécrologe ou obituaire de Notre-Dame. Voici ceux dont il parle: « Henri, sous-diacre et prévôt de » cette sainte église, a donné quinze livres pour l'œuvre des » tours. — Eudes, lévite et prévôt, a donné quinze livres à » cette sainte église pour l'œuvre des tours. — Reinier, de » bonne mémoire, archidiaque, a légué cent sols pour l'édifi- » cation des tours. — Simon, diacre et chanoine de Notre- » Dame, a donné 40 sols pour l'œuvre des tours (1). »

Le clocher-neuf est moins bien construit que son aîné: les profils sont mal dessinés; l'appareil est mal établi; c'est un travail dû à des mains inexpérimentées. Les pierres, qui sont énormes, comme celles du clocher-vieux, ont été posées l'une sur l'autre sans une couche suffisante de mortier; il en est résulté qu'un grand nombre de ces pierres se sont brisées par le milieu. On y aperçoit des signes lapidaires comme au clocher-vieux; ceux qui ont été gravés dans la cage de l'escalier sont remarquables par leurs formes géométriques.

Nous pensons que ces deux tours ont été élevées par des ouvriers chrétiens qui formèrent au Moyen-âge ces fameuses associations connues sous le nom de *frères maçons, libres*

(1) *Cartulaire de N.-D. de Chartres*, tome III, pages 80, 147, 189 et 200.

*maçons, logeurs du bon Dieu et de Notre-Dame, confrères de l'œuvre sainte*, corporations ouvrières, qui devinrent habiles et qui enrichirent la France de tant de superbes basiliques, l'admiration des siècles.

Les travaux marchèrent d'abord lentement, soit à cause du *mal des Ardents*, qui, vers 1130, amena dans l'église souterraine une foule de malades, soit à cause des guerres et des croisades, soit à cause du grand incendie qui détruisit la ville en 1134. Mais un dévouement merveilleux et inconnu jusque-là va achever en quelques mois l'œuvre des tours: en 1144, les âmes s'émeuvent, les populations entières se lèvent et se rendent à Chartres pour travailler à l'œuvre de Dieu et de sa douce Mère. Un beau spectacle s'offre alors aux regards du ciel et de la terre: une noble émulation entraîne tout le monde au travail: les femmes mêmes prennent part à ces pénibles labeurs que la foi leur fait envisager non-seulement comme légers et méritoires, mais comme pleins de charme et d'honneur.

C'est ici un fait certain; tous les chroniqueurs du XII<sup>e</sup> siècle en parlent; pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les *Annales* de Robert de Thorigny, de Raoul de Diceto, d'Ordéric Vital, etc. Je ne citerai que Robert de Thorigny, appelé par plusieurs auteurs Robert du Mont, parce qu'il était abbé du monastère du Mont-Saint-Michel, près d'Avranches (1). Voici ce qu'il dit à la date de 1144: « En cette même année, on vit pour la première fois, à Chartres, les fidèles s'atteler à des chariots » chargés de pierres, de bois, de blé et de tout ce qui pouvait » servir aux travaux de la cathédrale, dont les tours s'élevèrent alors comme par enchantement. Jamais on ne reverra » pareil prodige (2). L'enthousiasme gagna, pour ainsi dire, » toute la France et la Normandie. Partout on s'humiliait;

(1) Cette célèbre abbaye, qui était devenue, il y a trente ans, une maison de détention, a été rendue au culte, grâce aux soins de Monseigneur de Coutances. Elle possède encore sa merveilleuse église, un des chefs-d'œuvre de l'art gothique.

(2) *Ubi quæ qui non vidit jam similia non videbit; non solum ibi sed etiam in totâ pene Franciâ et Normanniâ et aliis nullis locis.*

» partout on faisait pénitence; partout on pardonnait à ses  
 » ennemis. De tous côtés on voyait des hommes et des femmes  
 » traîner de lourds fardeaux à travers des marais fangeux,  
 » demander les coups de la discipline, et célébrer, par des  
 » chants de triomphe, les miracles que Dieu accomplissait sous  
 » leurs yeux (1). »

A Chartres, ces admirables chrétiens s'attelaient à des chariots faits tout exprès et bénits d'une bénédiction spéciale; ils se rendaient jusqu'aux carrières de Berchères-l'Évêque, à huit kilomètres de la ville; là ils chargeaient les énormes pierres et les amenaient au pied de l'œuvre. On vit alors, à Chartres, les merveilles que la Reine du ciel a opérées de nos jours à la Salette et à Lourdes, miracles nombreux, offrandes généreuses, milliers de pèlerins accourant de tous les points de la France.

Nous avons sur ces merveilleuses manifestations du XII<sup>e</sup> siècle deux curieux documents qu'il faut mentionner ici, parce qu'ils appartiennent à l'histoire monumentale de notre basilique; l'un et l'autre datent de 1145. Le premier est une lettre de Hugues, archevêque de Rouen, adressée à Thierry, évêque d'Amiens: il lui raconte comment ses diocésains, d'abord peu soucieux de se bâtir une cathédrale, sont allés visiter Chartres, et ont été émerveillés de ce qu'ils y ont vu, de la foi des travailleurs et des prodiges dont cette foi était récompensée; revenus à Rouen, les Normands ont imité les Chartrains, et Marie leur a accordé les mêmes bénédictions. Voici sa lettre:

« Au révérendissime père Thierry, évêque d'Amiens,  
 » Hugues, ministre de l'église de Rouen, prospérité éternelle  
 » en Jésus-Christ. — Les œuvres du Seigneur sont grandes et  
 » toujours proportionnées à ses volontés! C'est à Chartres  
 » que des hommes ont commencé à traîner humblement des  
 » chariots et des voitures pour aider à la construction d'une  
 » église, et que Notre-Seigneur a récompensé leur humilité  
 » par des miracles éclatants. Le bruit de ces merveilles s'est  
 » répandu de toutes parts et a enfin réveillé notre Normandie

(1) *Scriptores germanici* par Pertz, tome VI, page 496.

» de son engourdissement et de son insouciance pour les  
 » églises. Nos diocésains, après avoir demandé notre bénédiction, se sont transportés jusqu'à Chartres et y ont présenté leurs prières et leurs offrandes. Ils sont revenus avec la résolution d'imiter les Chartrains. En effet, un grand nombre de fidèles de notre diocèse et des autres diocèses de notre province se sont mis à travailler à leur église cathédrale, leur mère (1).

» Ils ne veulent admettre, dans leur société, personne qui n'ait auparavant confessé ses péchés et fait pénitence, qui n'ait déposé toute haine et tout désir de vengeance, qui ne soit rentré en paix et en sincère concorde avec ses ennemis. Les associés élisent entre eux un chef; et, sous son commandement, tous, humblement et en silence, s'attellent à des chariots, présentent des offrandes, s'imposent des privations, se donnent la discipline et versent des larmes.

» Or, ces trois choses que nous avons marquées, savoir la confession avec la pénitence, la réconciliation avec les ennemis, l'humilité dans la marche jointe à l'obéissance envers les chefs sont autant de conditions nécessaires que nous exigeons de tous ceux qui s'adressent à nous. Lorsque nous voyons qu'ils les veulent bien observer, nous les recevons charitablement, nous les absolvons de leurs péchés, et nous leur donnons notre bénédiction. Après cela, se mettant en chemin dans ces bonnes dispositions, il arrive souvent que leur foi est récompensée par des miracles que Dieu opère, principalement dans nos églises, à l'égard des malades qu'ils amènent avec eux, lesquels ont la joie de retourner chez eux en pleine santé. Nous permettons à nos diocésains d'aller pratiquer cette dévotion dans les autres diocèses; mais nous leur défendons d'entrer dans les lieux

(1) Le travail des Normands du XII<sup>e</sup> siècle existe encore à la cathédrale de Rouen, c'est le vieux clocher appelé la tour de Saint-Romain; elle est presque semblable à notre *clocher-vieux*. On la dirait du même maître, s'écrie M. Viollet-Leduc; non, elle est seulement des mêmes ouvriers.

» où il y a des excommuniés et où l'on a interdit la célébration de l'office divin (1). »

Le second document est plus curieux encore ; c'est une longue lettre de Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive (2) ; elle est adressée à ses confrères de Tutbury, petit prieuré qui dépendait directement de l'abbaye de Saint-Pierre (3). Elle confirme de point en point les assertions de l'archevêque de Rouen, et nous montre quels prodiges la foi ardente sait enfanter ou obtenir. — Le texte intégral de cette lettre si édifiante paraissait perdu, lorsque M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, eut le bonheur de le retrouver en 1859, à la Bibliothèque Nationale, dans le manuscrit 929 du Fonds français de Saint-Germain ; et il l'a publié, avec une savante introduction, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes (5<sup>e</sup> série, tome I). Nous en reproduisons quelques passages.

« Qui a jamais vu dans toutes les générations écoulées, qui a jamais entendu dire que des tyrans, des princes, des seigneurs puissants dans le siècle, enflés de leurs honneurs et de leurs richesses, que des hommes et des femmes nobles de naissance ont courbé leurs têtes fières et hautaines, se sont attachés aux chariots avec des traits, comme des bêtes de somme, et ont voituré, jusqu'à l'asile de Jésus-Christ, le

(1) Cette lettre, dont l'original ne se retrouve plus, est arrivée jusqu'à nous dans un manuscrit de l'abbaye du Bec, en Normandie, manuscrit que possède aujourd'hui la Bibliothèque nationale. Elle a été publiée, pour la première fois, par dom Luc d'Achéry, à la suite des œuvres de Guibert de Nogent-sous-Coucy. Depuis, elle a été publiée dans diverses collections : dans les *Annales* de Mabillon, tome VI, page 392 ; dans les *Conciles* de Bessin, tome II, page 29 ; dans les *Historiens* de dom Bouquet, tome XIV, page 319 ; dans la *Patrologie latine*, tome CXCII, col. 1135. Elle a été traduite par les auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, tome XII, et par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, en son *Histoire du culte de la sainte Vierge en France*, tome I, page 196.

(2) Saint-Pierre-sur-Dive était une célèbre abbaye dépendante de l'ancien évêché de Sées ; elle a été supprimée en 1690 ; mais son église existe encore et forme un des monuments les plus remarquables du Calvados, ou diocèse actuel de Bayeux.

(3) Tutbury, *Totesburia* en latin, est situé en Angleterre dans le comté de Stafford.

» vin, le blé, l'huile, la chaux, les pierres, les bois et toutes les choses nécessaires pour la nourriture des ouvriers et pour la construction d'une église (1) ? Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au milieu de ce rude labeur, où quelquefois plus de mille personnes, hommes et femmes, sont attachés au même chariot (tant la masse est énorme, tant la machine est lourde, tant la charge est pesante), il règne un si profond silence qu'on n'y entend pas la moindre parole, ni le moindre chuchotement.

» Quand on s'arrête dans le chemin, rien ne retentit que la confession publique des péchés et la prière suppliante qui implore le pardon. Là, à la voix des prêtres qui prêchent la paix, les haines sont étouffées, les dissensions sont bannies, les dettes sont remises et l'union des cœurs est rétablie. Se trouve-t-il quelqu'un assez endurci pour ne point pardonner à ses ennemis, ou pour refuser de se soumettre aux pieuses exhortations des prêtres, aussitôt son offrande est retirée du char comme immonde, et lui-même est chassé avec ignominie et grande honte de la société du peuple saint.

» Lorsque le peuple fidèle s'est mis en marche au son des trompettes et sous les étendards sacrés, il continue (ce qui est admirable à dire), il continue sa route avec tant de facilité que rien ne l'arrête, ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur des eaux qu'il rencontre ; vous croiriez voir l'antique peuple hébreu qui traverse le Jourdain en colonnes serrées. Lorsque nos pèlerins ont à traverser quelque rivière ou quelque fleuve, ils y entrent avec tant de confiance que le Seigneur semble les y guider lui-même ; jusque là que les flots de la mer même s'arrêtèrent pour les laisser venir chez nous ; ce prodige est arrivé à Sainte-Marie-du-Port, et il nous a été affirmé par ceux-là qui en ont été favorisés (2).

(1) Cette scène est fort bien représentée dans un vitrail légendaire, au collatéral sud. *Onusti vino, tritico, oleo, calle lapidoso, lignis cæterisque vel vitæ usui, vel structuræ ecclesiarum necessariis, ad Christi asylum, animalium more brutorum, pertrahebant.*

(2) Sainte-Marie-du-Port était une dépendance de la paroisse d'Ouistreham, à l'embouchure de l'Orne.

» Arrivés à l'église qu'ils veulent aider à construire, ils  
 » forment tout autour, avec leurs chariots, comme un camp  
 » spirituel, et, pendant toute la nuit suivante, l'armée du  
 » Seigneur veille et chante des psaumes et des cantiques. Sur  
 » chacun des chariots on allume des cierges et des lampes ;  
 » on y place les infirmes et les malades ; afin de leur procurer  
 » du soulagement, on y apporte les Reliques des Saints, et  
 » l'on prie pour eux. Ensuite on fait des processions, les  
 » prêtres et les clercs en tête et le peuple à la suite, et l'on  
 » implore, avec une ferveur nouvelle, la clémence du Seigneur  
 » et de sa douce Mère pour obtenir la guérison complète des  
 » malades.

» Aussi la Mère de la Miséricorde se laisse promptement  
 » fléchir ; elle compâtit aux douleurs de ceux qui l'invoquent,  
 » et elle leur accorde la guérison des malades pour qui elle  
 » est implorée avec tant de ferveur. Alors les malades et les  
 » infirmes guéris s'élancent des chariots ; ils jettent au loin  
 » les bâtons sur lesquels s'appuyaient leurs membres débiles,  
 » et courent jusqu'à l'autel pour remercier leur Bienfaitrice.  
 » Les aveugles éclairés et joyeux marchent avec assurance ;  
 » les hydropiques, débarrassés de leur enflure, sont en même  
 » temps délivrés de leur soif malfaisante. Que dirai-je encore ?  
 » Énumérerai-je toutes les guérisons ? Mais ce n'est pas possible,  
 » car elles sont innombrables. Cependant, pour chacune  
 » de ces guérisons miraculeuses, on fait des processions  
 » solennelles jusqu'à l'autel principal, on sonne les cloches,  
 » on chante les louanges de la Mère de la Miséricorde, on lui  
 » rend mille actions de grâces.

» Telles sont les veilles saintes, telles sont les divines gardes,  
 » tels sont les camps du Seigneur, tel est le nouveau genre de  
 » piété, tel est le rit divinement établi. Il n'a rien de charnel ;  
 » on n'y aperçoit rien de terrestre, mais tout y est céleste ;  
 » toutes ces veilles sont vraiment angéliques, car on n'y entend  
 » que des hymnes de louanges et d'actions de grâces.  
 » Cette sainte institution a commencé pour l'église de Chartres ;  
 » elle a ensuite été confirmée dans notre église de Saint-Pierre  
 » par d'innombrables prodiges ; enfin elle s'est répandue au  
 » loin dans presque toute la Normandie ; elle s'est surtout

» occupée des sanctuaires dédiés à la Mère de Miséricorde (1). »

Voilà, dirai-je ici avec M. le chanoine Bourassé, voilà comment plusieurs de nos basiliques du Moyen-Age furent construites. On comprend pourquoi ces immenses édifices s'élevaient comme par enchantement. Mille bras se consacraient, par un sentiment plus fort que tous les obstacles et supérieur aux intérêts mondains, aux plus pénibles travaux, aux occupations les plus humbles. Les ennemis de l'Église n'ont pas manqué de dénaturer les faits. Ils prétendent que ces magnifiques ouvrages sont le produit des sueurs et du sang du peuple. Les corvées, disent-ils, usaient les forces et dégradaient l'esprit par des travaux excessifs et des privations barbares. Les deux lettres qu'on vient de lire font évanouir ces fausses et injustes déclamations (2).

Tel fut, ajouterai-je, l'admirable dévouement avec lequel toutes les classes de la société travaillèrent à la construction de nos merveilleux clochers. Elles n'étaient pas seulement enflammées par leur tendre amour envers la très sainte Vierge ; elles l'étaient encore par des miracles aussi incontestables que nombreux. Il est donc vrai de dire que la construction de nos deux tours occidentales est un des plus touchants témoignages de la dévotion envers Marie et une des preuves les plus magnifiques des grâces qui en sont le fruit.

Les tours carrées furent terminées en 1145. Il restait à les surmonter d'une flèche pyramidale. Mais ce difficile travail ne put s'exécuter immédiatement ; il dut être remis à cause des guerres de cette époque et de la seconde croisade qui fut alors résolue. En l'année 1150, après les mauvais succès des Croisés, le retour du roi Louis-le-Jeune et le siège d'Antioche par les Turcs, saint Bernard vint à Chartres prêcher à nouveau la guerre sainte. C'est même dans la cathédrale que ce grand

(1) Les quinze autres paragraphes de la lettre de Haimon racontent les miracles opérés à Saint-Pierre-sur-Dives.

(2) *Les plus belles églises du monde*, page 227.

Saint fut élu généralissime (1), et que la plupart des seigneurs prirent une seconde fois la croix.

Ce fut vers cette époque qu'on résolut de reprendre les travaux des tours et de les surmonter de leurs flèches. On commença par le clocher-vieux, sous l'épiscopat de Robert II. En mourant le 1<sup>er</sup> février 1155, l'évêque Goslin de Lèves avait laissé cent livres pour cette œuvre; c'est une somme considérable et équivalente à 15,000 francs, valeur actuelle (2). D'autres donations furent faites dans la suite; mais elles ne sont pas inscrites au Nécrologe.

Cette construction se fit avec une lenteur désespérante, puisqu'en 1164 le soubassement de la flèche jusqu'aux arcades ogivales des baies n'était pas encore terminé. Nous en possédons la preuve matérielle; car sur le boudin de l'archivolte de la grande baie qui regarde le clocher-neuf on lit l'inscription suivante en grandes lettres romaines :

HARMAN'

1164 NDD (3).

c'est-à-dire, *Harmanus* 1164, *nato Domino*, ou en français, *Herman*, 1164, *après la naissance du Seigneur*.

Après cette date, je n'ai plus rien trouvé sur la construction du clocher-vieux. Il est certain néanmoins que sa flèche

(1) Saint Bernard refusa, sans qu'aucune instance ébranlât sa résolution : il avait compris que sa place n'était pas à la tête des armées. On peut voir, à ce sujet, la belle lettre qu'il écrivit au pape Eugène III, *epist.* 256, tome I, page 113, *S. Bernardi opera omnia*. Lugduni 1658. « *Quis sum ego ut acies castrorum disponam, ut egrediar ante facies armatorum aut quid tam remotum a professione meâ.* »

(2) *Cartulaire de N.-D. de Chartres*, tome III, pages 32 et 91.

(3) Le *fac-simile* de cette inscription, moins l'abréviation *us*, se voit sur la planche 50 de l'Atlas de la *Monographie*. Certains auteurs contestent l'usage des chiffres arabes à cette époque. M. Michel Chasles, membre de l'Institut, nous certifie qu'au XII<sup>e</sup> siècle les chiffres arabes étaient fort communs, sans être d'un usage universel. — Cet Herman fut sans doute un maître de l'œuvre. M. Lecocq (*Maîtres de l'Œuvre*, p. 41), signale encore comme maître de l'œuvre à cette époque Rogerus, dont le nom, découvert par M. Didron aîné, est gravé en caractères du XII<sup>e</sup> siècle au portail occidental.

octogone a dû être complètement terminée sous l'épiscopat de Guillaume de Champagne (1). En effet, on ne voit absolument aucune allusion aux travaux des tours dans la volumineuse correspondance des deux successeurs immédiats de Guillaume, Jean de Salisbury et Pierre de Celle. Or, peut-on supposer que ces deux illustres évêques n'aient jamais dit un seul mot de leur cathédrale, si on y avait travaillé de leur temps? D'ailleurs, tous les caractères architectoniques de la flèche indiquent clairement qu'elle était achevée en 1175. Cette flèche immense, décorée d'arêtières sur les angles et de nerfs sur les faces et revêtue d'imbrications en écailles cintrées, est construite avec le calcaire tendre et léger de Marboué (2); et sa construction est si parfaite qu'elle a pu subir deux incendies terribles et traverser sept cents hivers sans qu'une seule pierre se soit affaissée.

Ce fut un doux spectacle pour les Beaucerons du XII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils aperçurent de loin pour la première fois cette flèche, objet de tant de labeurs, porter majestueusement l'étendard de la croix à une hauteur inconnue jusque-là. Quelles suaves émotions de pieuse joie et de saint orgueil ils durent éprouver!

Quant aux habitants même de la cité, que leurs affaires attiraient près la cathédrale il devait y avoir pour eux quelque



PORTAIL OCCIDENTAL  
(Baie centrale.)

(1) Guillaume de Champagne s'est démis du siège de Chartres en 1176; il a été remplacé par Jean de Salisbury.

(2) Marboué est un bourg dans la vallée du Loir, à 5 kilomètres de Châteaudun, sur l'antique voie romaine de Chartres à Blois et Tours. (*Statistique archéologique d'Eure-et-Loir* par de Boisville, page 218.)

charme à traverser cette sorte de galerie qui commençait au nord sous le clocher-neuf, se continuait devant la porte royale alors reculée de toute l'épaisseur des tours, et débouchait au pied du clocher-vieux entre l'ange porteur du cadran solaire et l'*asinus ad lyram*. Sur une longueur de cinquante mètres, on y était à l'abri du vent et de la pluie, et l'on devait être heureux de contempler en passant ces figures souriantes de tous les bienfaiteurs de l'Église; elles étaient mieux connues alors qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Nous compléterons ici la liste des saints honorés dans le diocèse. Outre saint Fulbert dont Rouillard disait : « C'est un » prélat insigne et des louanges duquel ma plume ne se peut » assouvir ni en prose ni en vers », outre saint Ives que le pape Urbain II avait sacré évêque de ses propres mains, nous avons au XI<sup>e</sup> siècle saint Gilduin, neveu du baron du Puiset. Élu par le clergé et par le peuple de Dol, en Bretagne, dont il était originaire, pour être leur évêque, il ne voulut point accepter cet honneur à cause de son jeune âge, il se rendit à Rome pour faire agréer son refus par le pape qui était alors saint Grégoire VII. A son retour en France, pour satisfaire sa dévotion envers Notre-Dame, il fit une visite au sanctuaire de Chartres : il y passa des jours et des nuits devant la sainte Châsse dans une continuelle prière. C'est là qu'il tomba malade; il aurait voulu rendre le dernier soupir sous le précieux vêtement de Marie, mais on le transporta à l'abbaye de Saint-Père où il mourut le 27 janvier 1078; il fut inhumé dans le chœur de l'église abbatiale.

Au XII<sup>e</sup> siècle, nous avons saint Bernard de Tiron que nous avons signalé dans le chapitre précédent comme ayant contribué à l'érection de ce porche spacieux ouvert devant le portail occidental. Il mourut le 14 avril 1117;

Et enfin saint Adjuteur qui, après avoir beaucoup souffert pendant la guerre contre les Sarrasins, reçut l'habit monastique à l'abbaye de Tiron, et mourut le 30 avril 1131.

Des peintures murales, exécutées récemment dans la crypte, rappellent tous ces saints personnages à notre souvenir.

## CHAPITRE HUITIÈME

*L'incendie de 1194.*

IL n'y avait pas encore vingt ans que le clocher-vieux possédait sa flèche élancée et l'on se préparait à construire celle du clocher-neuf, lorsqu'un nouvel incendie vint réduire en cendres la Cathédrale de saint Fulbert et de saint Ives. Ce sinistre arriva dans la nuit du 10 au 11 juin 1194 (1), sous le règne de Philippe-Auguste et sous l'épiscopat de Regnault de Mouçon. Le *Poème des miracles de Notre-Dame* le raconte ainsi :

« En la cité de Chartres prit un feu qui ne fut pas de petite » conséquence; car il fut fort grand et très préjudiciable : la » ville prise du feu brûla, et toute l'église fut aussi brûlée; il » en résulta d'immenses dommages : il ne resta ni voûte, ni » autre étage; les poutres et les solives furent jetées pêle- » mêle; l'ardeur du feu mit le plomb en fusion; les murs et » les colonnes s'écroulèrent, les cloches et les verrières » se brisèrent; tout tourna à désastre, soit par l'incendie, soit » par l'écroulement. Ce fut une bien grande douleur de voir » une telle église brûler et tomber. Mais la douce et débonnaire » Dame sauva du feu son sanctuaire sacré qui dépasse l'autre

(1) Nous avons trouvé cette date dans le *livre de l'abbaye des Vaux de Cernay* sur les miracles de Notre-Dame de Chartres : *Liber sanctæ Mariæ de Sernaio..... miracula Beatæ Mariæ Virginis in Carnotensi ecclesiâ facta vel ad laudem ipsius patrata et ibi scripto mandata*. Ce manuscrit précieux, qui doit remonter à l'année 1210, fut retrouvé au Vatican en 1881 par M. Antoine Thomas, membre de l'école française de Rome. — Voici le texte qui justifie la date que nous donnons à l'incendie de 1194 : *Anno igitur ab Incarnatione Domini MC° nonagesimo quarto, cum ecclesia Carnotensis III° idus junii mirabili et miserabili fuisset incendio devastata, ita ut conquassatis et dissolutis postmodum parietibus et in terram prostratis necessarium foret à fundamentis reparare et novam denuo ædificare ecclesiam.*